# L'église Renaissance de Lonzac en Charente-Maritime

L'église de Lonzac fait figure d'exception dans le paysage religieux de la Saintonge principalement roman. Elle présente des caractères qui lui confèrent une grande originalité.

### Les circonstances de la construction

Elle est, en effet, le fruit de la seule volonté d'un homme, Jacques Galiot de Genouillac, grand écuyer de France, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et surtout grand maître de l'artillerie, et à ce titre, l'un des principaux artisans de la victoire de Marignan. N'ayant pas eu, au regard de l'Histoire, la place qu'il aurait pu mériter, le musée national de la Renaissance d'Ecouen lui a consacré une exposition qui met à l'honneur ce fidèle des Valois qui a assuré auprès de ces souverains un rôle militaire, politique et artistique<sup>1</sup>. Ce seigneur du Quercy qui a servi dès l'enfance Charles VIII, puis Louis XII et François 1er, qui a reçu une éducation pétrie d'humanisme, et qui a parcouru l'Europe et particulièrement l'Italie, a pu connaître l'Angoumois, Cognac et la Saintonge grâce à sa proximité avec Louise de Savoie. Son mariage avec Catherine d'Archiac, en 1507, en découle probablement.

La construction de l'église de Lonzac s'inscrit dans un programme circonscrit dans le temps : après la mort de Catherine survenue prématurément en 1514, et avant la date de fondation de l'église dont l'acte vidimé de 1530 est conservé aux archives de Jonzac. Tout en étant dévolu à sa fonction naturelle d'église paroissiale, l'édifice est érigé en mausolée : « Messire Jacques de Genouillac [....] a fait construire, bastir et édiffier à ses despans l'église parroissialle dudit Lonzac [....] en remenbrance de l'âme de feue Catherine d'Archiac Dame dudit Lonzac »². Une dizaine (ou peut-être une douzaine) d'années furent donc nécessaires pour réaliser cet ouvrage, un temps relativement bref qui s'explique par la décision d'un homme motivé et suffisamment riche pour en assurer seul le financement en continu.

## L'historiographie

Cet édifice a le mérite d'appartenir à la période de la première Renaissance, cette période transitoire qui garde encore de son architecture les bases gothiques mais qui intègre les premiers signes d'italianismes. Certains historiens des siècles passés se sont émus de ces apports venus d'ailleurs. Ainsi, Léon Palustre, dans son ouvrage sur la Renaissance française tente de minimiser l'influence étrangère, notamment italienne, et le service de l'Inventaire Poitou-Charentes en souligne le point de vue nationaliste<sup>3</sup>. De même, Marius Vachon n'hésite pas à parler du « hold-up de la tradition française »<sup>4</sup>. Et Rainguet, à propos de l'église de Lonzac, évoque « un style moderne dit de *la renaissance*, emprunté de l'Italie qui brilla sans doute d'un certain éclat, mais qui, au point avancé où en étaient venues les conceptions de l'architecture religieuse, surtout en France, ne doit être considéré que comme une dégénérescence de l'art chrétien...»<sup>5</sup>. La recherche historique contemporaine a montré que cette intrusion « panitalianiste » devait être nuancée et que la grammaire antique puisait aussi ses sources sur le sol français. Ainsi s'exprime Bernard Quillet : « Ce serait en arrivant en Italie avec Charles VIII en 1494 que quelques Français de la suite royale auraient découvert, littéralement éblouis, tout à la fois l'Antiquité et l'humanisme péninsulaires [...]. En fait, nous le savons aujourd'hui, le goût pour les lettres antiques [...] était antérieur à l'expédition de Naples

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup>. Thierry CREPIN-LEBLOND, Guillaume FONKENELL et Pascale THIBAULT, *Jacques Galiot de Genouillac, l'autre vainqueur de Marignan*, catalogue de la Réunion des Musées nationaux – Grand Palais, Paris, 2015.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup>. ADCM, E Dépôt 217/219 2M1

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup>. Léon PALUSTRE, *La Renaissance française*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 1892.

Léon PALUSTRE, *La Renaissance française*, Quinzième livraison Poitou, Aunis et Angoumois, Maison Quantin, Paris, 1889. Ce dernier ouvrage est repris et commenté par *www.inventaire.poitou-charentes.fr* 

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup>. Marius VACHON, La Renaissance française – L'architecture nationale – Les grands maîtres-maçons, Paris, 1910.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup>. Pierre-Damien RAINGUET, Études historiques, littéraires et scientifiques sur l'arrondissement de Jonzac, 1864, p. 52.

Ainsi notre monument, planté dans la campagne saintongeaise et émergeant joliment audessus du plateau viticole, interpelle par son caractère si particulier (fig. 1).



Fig. 1: L'église de Lonzac (cl. J. Gaillard)

Il n'a pourtant pas suscité d'études historiques spécifiques hormis quelques notices comme celle de Chaudruc de Crazannes à propos des monuments du Lot<sup>7</sup>, de Rainguet<sup>8</sup>, de Gaborit<sup>9</sup> et celle de Vaux de Foletier<sup>10</sup>. Enfin le bel ouvrage de l'abbé Blomme y fait de nombreuses allusions<sup>11</sup>. C'est finalement la personnalité de son commanditaire, Galiot de Genouillac, qui conduisit les historiens à aborder plus en profondeur l'action du bâtisseur qu'il fut de son château d'Assier en Quercy et de l'église qu'il fit édifier pour sa propre sépulture à l'image de celle de Lonzac. Bruno Tollon, étudiant l'église d'Assier, souligne les ressemblances architecturales de ces deux églises<sup>12</sup>, et Marie-Rose Prunet-Tricaud, dans son étude très documentée du château d'Assier, consacre quelques pages aux

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup>. Bernard QUILLET, La France du beau XVI esiècle, Paris, Fayard, 1998, p. 494.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup>. Jean-César-Marie-Alexandre CHAUDRUC de CRAZANNES, « Coup d'œil sur les monuments historiques du département du Lot », *Bulletin monumental*, Caen, 1834, pp. 27-32.

<sup>8.</sup> Rainguet, *Ibid.*, pp. 51-56.

<sup>9.</sup> Germain GABORIT, Inventaire archéologique de l'Arrondissement de Jonzac, Angoulême, 1950, pp. 53-54.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup>. François DE VAUX DE FOLETIER, « L'église de Lonzac », Congrès archéologique de France, CXIV<sup>e</sup> session de La Rochelle, Orléans, 1956, pp. 267-271.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup>. Yves BLOMME, L'architecture gothique en Saintonge et en Aunis, Editions Bordessoules, Saint-Jean d'Angély, 1987.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup>. Bruno TOLLON, « L'église d'Assier », Congrès archéologique de France, CXLVII<sup>e</sup> session, Société française d'Archéologie, Paris, 1993, pp. 125-136.

constructions menées dans le même esprit à Lonzac, Assier et Montal, illustrant de belle manière les apports fondamentaux de la première Renaissance en des lieux moins connus que l'Île de France ou le Val de Loire<sup>13</sup>. Ce parcours bibliographique étalé sur presque deux siècles illustre l'évolution historiographique et le regard porté sur ce phénomène qui a bousculé en quelques décennies, autour de 1500, l'art de bâtir en France.

## Un monument encore gothique

L'église de Lonzac est construite selon un plan en croix latine classique, semblable à son homologue d'Assier dans le Lot (fig. 2).

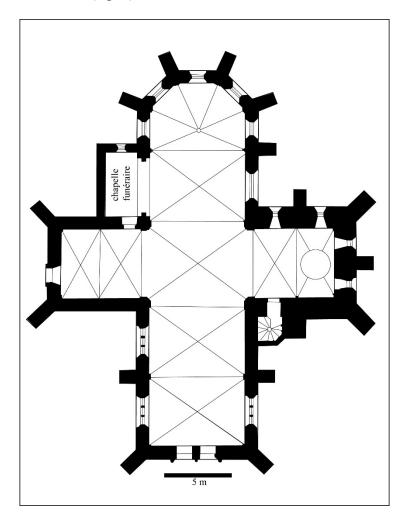


Fig. 2 : Plan de l'église de Lonzac

Elle élève ses voûtes à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. Les croisées d'ogives aux nervures élégantes et aux clés sculptées où se distingue encore la peinture originelle, reposent sur de fines consoles haut-placées et discrètes afin de ne pas nuire à la recherche d'élévation propre au gothique. Il s'ensuit une place suffisante pour de très hautes ouvertures flamboyantes où l'imagier a joué des flammes en se libérant des classiques soufflets et mouchettes pour y adjoindre des fantaisies de cœurs et de fleurs de lys. Originales également sont les toitures pentues d'ardoise, élevées à même hauteur sur la nef et le transept. Les puissants contreforts, aussi, s'élèvent très haut, presque à la hauteur de la corniche des toits ; ils pourraient introduire de la lourdeur à l'édifice s'ils n'étaient eux-mêmes ornés d'une frise qui les enserre au tiers de la hauteur, et d'acrotères qui couronnent leurs sommets. Enfin,

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> . Marie-Rose PRUNET-TRICAUD, *Le château d'Assier en Quercy, une œuvre majeure de la Renaissance retrouvée*, De Architectura, Editions Picard, Paris, 2014, pp. 159-163.

le clocher est souligné à sa base par une galerie ajourée assez semblable à celles qui ornent les églises de Fléac sur Seugne et de Saint-Fort sur Gironde. Avait-il comme celles-ci une composition aussi exubérante faite d'un dôme octogonal à écailles percé de hautes lucarnes au niveau de la chambre des cloches et surmonté d'un lanternon, réplique en miniature de l'ensemble ? Tombé au début du XIX e siècle, le clocher de Lonzac est fait aujourd'hui d'une simple pyramide. Les rampants des pignons sont rythmés par des crochets aux grasses feuilles retournées en volutes bouillonnantes, un motif végétal singulier de la flore ornementale saintongeaise que Denise Jalabert a inventorié tant à Saint-Germain de l'Auxerrois qu'au portail de Ligugé <sup>14</sup>. Le parti n'est donc pas encore pris, à Lonzac, d'abandonner des formules architecturales qui ont fait leur preuve depuis trois siècles, mais il semble que l'envie est là de s'en affranchir.

#### L'introduction d'une nouvelle donne architecturale

Avec cette construction Galiot de Genouillac a voulu montrer qu'il était un homme de son temps, et comme ses congénères appartenant à l'élite intellectuelle qui fréquentait la cour des Valois, sensible à la nouvelle culture venue d'Italie dont il avait pu observer les réalisations artistiques lors de ses campagnes militaires. Il ne pouvait par ailleurs ignorer ce qui se faisait en France même, « à l'anticque », comme souvent indiqué dans les contrats d'alors. Sans doute aussi avait-il admiré les œuvres du célèbre sculpteur de l'époque, Michel Colombe, auteur du tombeau des ducs de Bretagne, aujourd'hui dans la cathédrale de Nantes, ou bien le retable de Gaillon<sup>15</sup>. N'avait-il pas déjà commencé à aménager son vieux château pour en faire quelque chose qui se parât de l'esprit du Val de Loire dans la rocaille du Quercy? L'église-sanctuaire de Lonzac porte les marques de ces innovations.

La façade s'ouvre sur deux portes géminées en anse de panier surbaissée à cinq centres, d'aspect un peu étriqué dans la grande surface appareillée. Mais leur petite taille est largement compensée par le vaste entablement qui les surmonte et qui recèle des figures mythologiques encadrées par des pilastres à motifs végétaux stylisés jaillissant de candélabres, motifs récurrents de l'art italien. Au-dessus, le tympan est orné de trois niches dans une accolade décorée de crosses et de panaches qui a perdu ses trois statues et dont il ne reste que les baldaquins à coquilles. La nouvelle mode artistique s'y reconnaît aussi avec la salamandre qui couronne le tout.

La frise extérieure est l'un des éléments les plus marquants. Réplique sculptée de celle de l'intérieur, plus sobre, elle entoure l'église en modules successifs d'une narration où le « I » de Jacques (de Genouillac) alterne avec le « K » de Catherine (d'Archiac). Les boulets de canon, enflammés ou non, y sont récurrents, aux quatre coins des motifs, comme un rappel obsessionnel de la haute fonction du commanditaire, grand maître de l'artillerie de François 1er. Y figurent aussi des cuirs, des médaillons et de délicats rameaux d'où émergent masques et putti. Plus abstraite est la figuration répétitive, à la frise du dehors comme à celle du dedans, de la roue qui porte soit la devise « sicut erat in principio », (ainsi en était-il au commencement), une façon de s'inscrire dans le grand mouvement de la création, soit le cri « J'ayme Fortune », décliné comme un jeu en diverses orthographes. Cette formule répétée à l'envi, tant à Assier qu'à Lonzac, a donné lieu à diverses interprétations : soit l'amour inconsolable pour sa jeune épouse trop vite disparue, soit « J'ayme Fort Une », « Une » qu'il serait inconvenant de nommer et qui pourrait être Louise de Savoie à qui il vouait un amour platonique et à qui il faisait de somptueux cadeaux, soit enfin, plus sûrement, l'allusion à la déesse antique Fortuna qui représente l'élection à un sort glorieux mais menacé et qu'il faut sans cesse conforter par ses mérites, sa bravoure et son courage. Les éléments de cette construction allégorique relèvent d'une pratique d'origine médiévale qui s'est enrichie durant la Renaissance par l'apport des humanistes. A travers ce langage imagé, le seigneur d'Assier et de Lonzac affichait à ses contemporains et à la postérité l'image d'un homme arrivé au sommet de l'échelle sociale, sous le signe de l'autorité royale.

De cette emblématique découlent naturellement les rappels à la mythologie en des scènes sculptées en bas-relief au-dessus des portes de l'entrée avec pour sujet le thème des travaux d'Hercule.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup>. Denise JALABERT, La flore sculptée des monuments du Moyen Âge en France, Picard, Paris, 1965, p. 114.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup>. Béatrice CHANCEL-BARDELOT, France 1500, entre Moyen Âge et Renaissance, Album d'une exposition faite au Grand Palais, 6 octobre 2010 – 10 janvier 2011, Paris, p. 16.

A gauche, Hercule dans son berceau étouffant les serpents que Héra lui avait envoyés, dans sa fureur jalouse. À droite, une représentation plus énigmatique du fait des dégradations de l'œuvre et qui a donné lieu à diverses interprétations. Plutôt qu'un centaure, nous croyons pouvoir y discerner l'arrièretrain d'un lion, qui ne pourrait être alors que le lion de la forêt de Némée dont on distingue d'ailleurs nettement les arbres dans les angles supérieurs de la scène. Au-dessus sont encore visibles, malgré le bûchage des révolutionnaires, l'épée fleurdelisée de Galiot et le collier de l'ordre de Saint-Michel qui lui a été décerné après Marignan.

À l'intérieur on retrouve encore quelques signes antiquisants comme l'enroulement ionique des chapiteaux. La chambre funéraire, à la place d'honneur, ouverte sur le chœur par une grande baie, sert aujourd'hui de sacristie. La modernité lui vient ici de son plafond fait de caissons de losanges et carrés emboîtés autour de l'habituel disque de la Fortune et des inévitables boulets aux écoinçons. Au sol, un rectangle carrelé signale l'ancienne présence du monument dédié à Catherine, détruit à la Révolution, sans qu'il soit possible de savoir s'il s'agissait de tombeau ou de cénotaphe. La dépouille mortelle a-t-elle jamais rejoint cette destination finale? On sait en tout cas qu'elle n'y était pas encore, ce 26 mai 1530, jour de la fondation, où le procureur de Galiot réunit les paroissiens de Lonzac pour leur confier l'église, à eux plutôt qu'au curé dont on connaît, pour la plupart d'entre eux, la tendance à l'absentéisme<sup>16</sup>. Il fait alors énoncer de façon extrêmement précise le rituel des cérémonies qui devront accompagner l'âme de la défunte : messes tous les jours, messes spéciales du samedi avec un jeune clerc déclamant à genoux, messes à Arthenac en attendant le transfert de la dépouille, heures du branle des cloches précisées selon les saisons, dotations à la fabrique de revenus de fiefs à Neulles, Neuillac, Brie, Archiac et Lonzac, élection de deux fabriqueurs chaque année chargés de l'entretien de l'église.

#### Les bâtisseurs

La commune de Lonzac a fondé son récit patrimonial sur son église dont elle est légitimement fière. Aussi a-t-elle donné à ses places et à ses rues des noms qui évoquent cette prestigieuse réalisation : Galiot de Genouillac, Louise de Savoie, La Salamandre, etc. On y note aussi la rue Nicolas Bachelier.

Nicolas Bachelier fut désigné dans les notices anciennes comme « l'architecte » de l'église de Lonzac. Il faut donc s'arrêter sur ce personnage qui a œuvré dans la région de Toulouse de 1525 jusqu'à sa mort en 1556, et que Galiot a forcément connu. Il fut d'une si grande renommée de son vivant qu'elle en devint suspecte. Bachelier a travaillé surtout pour le compte des capitouls qui cherchaient à faire valoir leur action au service de la ville et vantaient outrageusement les mérites de leurs architectes par le biais de leurs chroniqueurs et en particulier d'Antoine Noguier qui évoquait Bachelier comme « élève de Michel-Ange », et comme « souverain Architecte, homme de grand engin (talent) et littérature, en ce bel art d'Architecture [...] dont la renommée se va débordant le monde... »<sup>17</sup>. Par la suite, Chaudruc de Crazannes, en 1834, dans le Bulletin Monumental, reprend l'idée de l'atelier de Michel-Ange, et Rainguet, dans une note des années 1870 concernant la réfection de la toiture de l'église de Lonzac<sup>18</sup> lui emboîte le pas. L'histoire critique se devait donc d'apporter de l'objectivité à la légende Bachelier et c'est Henri Graillot qui s'en chargea en s'appuyant sur les archives municipales de Toulouse<sup>19</sup>. Il en est ressorti pour Bachelier, dans cette étude méticuleuse et argumentée, de réels talents en tant que maître-maçon tailleur de pierre, ce qui réduit néanmoins sa position d'architecte affichée par Noguier. En fait, Bachelier, sa vie durant, se calqua sur le cursus

<sup>16.</sup> Voir à ce sujet Marc SEGUIN, Le début des Temps modernes, dans : Jean GLENISSON (dir.), Histoire de l'Aunis et de la Saintonge, La Crèche, Geste éditions, t. 3, pp. 151-209;

et aussi Marc VENARD, « La grande cassure » dans : Jacques LE GOFF (dir.), L'histoire de France religieuse, Éditions du Seuil, Paris, 1988, t. 2, pp. 165-319.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup>. Antoine NOGUIER, *Histoire tolosaine*, avecq privilège du Roi, Tolose, par G. Bourdeuille, juré de l'Université, 1556, p. 23.

<sup>19.</sup> Henri GRAILLOT, Nicolas Bachelier, imagier et maçon de Toulouse au XVIe siècle, Toulouse, Imprimerie et Librairie Édouard Privat, 1914.

habituel des artisans de la pierre au XVIe siècle, un cursus hérité du Moyen Âge qui le désignait comme maître-maçon tailleur de pierre : apprentissage dans le cadre familial, compagnonnage, chefd'œuvre et enfin maîtrise. Et lorsque François 1er fonde en 1526 l'école de Fontainebleau qui met en avant l'art venu d'Italie, c'en est fini du maître-maçon tailleur de pierre, place à l'architecte. Jean Goujon, Philibert Delorme ou Pierre Lescot auront alors à charge de promouvoir la nouvelle architecture. Bachelier, lui, dans tous ses contrats, sauf l'un des derniers, quelque temps avant sa mort où il agit comme expert et imagier, demeure humblement maître-maçon. A-t-il travaillé pour Galiot de Genouillac dans son église et son château du Quercy ? Aucune preuve formelle : tous les papiers des constructions d'Assier, interceptés par les révolutionnaires sur la route de Figeac, ont été brûlés. Il ne reste alors que des comparaisons stylistiques qui montrent que les belles réalisations de Bachelier en région toulousaine (château de Caumont dans le Gers, hôtel de Bagis et d'Assézat à Toulouse, portail du Capitole, etc.) ne manquent pas de ressemblances avec les monuments d'Assier. Aurait-il alors contribué à l'édification de l'église de Lonzac ? Il n'y a pas là de réponse assurée ; aussi loin de ses bases – on ne lui connaît pas de réalisations hors de l'aire de Toulouse – peut-être en a-t-il réalisé seulement les « portraitz », c'est-à-dire les épures ?

Les sculpteurs de la frise de Lonzac ont répété en atelier des modules proposés par les cartons de l'imagier avec une belle et constante application. Sans doute pour un travail d'une telle ampleur at-on eu besoin d'un nombre conséquent de sculpteurs et d'apprentis. Sans doute, le motif unique, sur le flanc nord de la nef, où l'on voit le « K » de Catherine porter un masque avec ramage lui sortant de la bouche, au bout duquel s'épanouit un adorable *putto*, un motif que l'on dirait sorti d'une enluminure de livre d'heures, n'est-il pas du même ciseau ? Sans doute aussi, les sculptures mythologiques en bas-relief de la façade ont-ils été confiés à un autre sculpteur... Aucune signature n'a été repérée, malgré une observation attentive.

Quant aux massons, il est clair qu'ils ont dû puiser leurs pierres ailleurs que dans le sous-sol campanien crayo-marneux, bien incapable de fournir le moindre bloc d'appareil. Les artisans maçons habitués à manier la pierre locale évoquent pour Lonzac des provenances multiples : pierre de Pons, d'Avy, de Saint-Léger et peut-être de Jonzac<sup>20</sup>. Ils ont nivelé le sol par une solide fondation rehaussée de moellons à la partie orientale de l'église au niveau de l'abside<sup>21</sup>. Ils ont ensuite élevé les murs à l'horizontale, dans un même élan, assise par assise, et en cela ont rompu avec l'habitude médiévale d'édifier les piles et les contreforts et de combler ensuite les intervalles, comme l'a montré Sylvie Ternet dans sa thèse sur les églises d'Angoumois<sup>22</sup>. Au fur et à mesure de l'élévation, les maçons ont dressé des échafaudages, en appuyant les tabliers successifs sur des poutres de bois horizontales, les boulins, enfoncées dans les murs. L'édifice terminé, les maçons démontaient les échafaudages à partir du haut, en rebouchant alors, avec plus ou moins d'application, les trous carrés de boulins<sup>23</sup>. Il se trouve qu'à Lonzac, une rangée de ces trous tombe juste dans la frise sculptée (fig. 3). S'agit-il d'irrespect, les maçons n'accordant pas plus de valeur à la sculpture qu'à leur propre travail de maçonnerie, ou bien d'une simple contrainte technique<sup>24</sup>? Ces équipes ne travaillent pas ensemble, ni dans le même temps (les blocs sculptés sont préparés en amont) ni dans les mêmes lieux (les maçons forcément en œuvre et les tailleurs de pierre-sculpteurs en atelier), des équipes qui s'ignorent et peut-être se jalousent. L'étude de la reconstruction de Cognac, à la même époque, nous a appris que les sculpteurs gagnaient plus de 6 sous par jour et les compagnons maçons moins de 4 sous<sup>25</sup>. Il y a eu, très probablement, des esprits de chantiers, plus ou moins confraternels....

-

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup>. Je remercie Éric Poirier, artisan-maçon traditionnel de Marignac, fin connaisseur des matériaux locaux, pour cette identification.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup>. Ce dénivelé naturel rectifié est néanmoins la source de problèmes récurrents. En 1892, l'architecte Jules Ollivier en reprend la maçonnerie avec des pierres provenant probablement de l'ancienne église romane en ruine de Julliac-le-Petit (ADCM, Fonds Ollivier, 1000 J 43).

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup>. Sylvie TERNET, Les églises romanes d'Anngoumois – Bâtisseurs et modes de construction en Angoumois roman, Poitiers, Le Croît vif, 2006.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup>. Je remercie Jean-Claude Bessac, praticien et chercheur au CNRS, pour ses observations sur le sujet.

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup>. La frise de l'église d'Assier, placée à la même hauteur, n'a pas été touchée par les trous de boulins.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup>. Jacques GAILLARD, *Bâtir à Cognac à la Renaissance d'après les comptes de reconstruction des chantiers publics* (1491-1559), Chauvigny, Association des Publications chauvinoises, *Memoria momenti*, n° 38, 2016, p. 222.



Fig. 3 : Détail de la frise de Lonzac (cl. J. Gaillard)

(On y observe la répétition de la roue de la Fortune, celle des lettres « I » pour Jacques et « K » pour Catherine et les trous de boulin hâtivement comblés)

### Conclusion

Après la guerre de Cent Ans, dans l'enthousiasme d'une économie peu à peu retrouvée et d'une foi profonde, la plupart des églises de Saintonge se reconstruisent en s'appuyant parfois sur de vieux murs romans. A Lonzac, la vieille église dont on ne sait rien est rasée et une nouvelle entièrement neuve prend sa place dans le contexte architectural de la première Renaissance.

Lonzac a-t-elle fait des émules ? Certes, d'autres églises, dans le même temps, se restaurent partiellement, ici un clocher (Saint-Fort, Fléac sur Seugne, peut-être Saint-Dizant du Bois), là une façade (Clion, Fontaines d'Ozillac), ou encore des chapelles (Saint-Pierre de Saintes), ailleurs un collatéral (Sainte-Lheurine). Mais elle est trop isolée et loin des centres de pouvoirs pour qu'on puisse parler de filiation. Seul le collatéral nord d'Arthenac pourrait peut-être revendiquer cet héritage du fait des liens familiaux de la maison d'Archiac, de symboles héraldiques en partie communs, et – mais c'est un détail – d'un motif ornemental de caissons en losanges à l'intrados d'un arc doubleau à Arthenac assez semblable à la voûte de la chapelle funéraire de Lonzac.

Jacques Gaillard Chercheur associé à l'UMR-CNRS 7356 LaSIE Université de La Rochelle